

Je ne répondis pas.

Alors s'approchant plus près de moi, grinçant des dents, l'horrible tic le défigurant complètement, il me prit le poignet comme dans une étreinte de fer et me dit, semblant ivre de fureur :

—Vous entendez !... vous entendez !...

Je le regardai sans frayeur et, très calme :

—Je crois que vous vous oubliez ! fis-je.

Il recula jusqu'à une chaise où, lourdement, il tomba.

—Le voilà, l'homme des tourments de ma vie... marmotta-t-il éperdu, celui que je dérobe à tous, celui qui est cause de mon malheur, du malheur des miens, des vivants et des morts !

“Le voilà, celui qui a fait tant de mal et en fera encore... La lutte n'est pas fine... Oh ! pardon, Madame...”

Je quittai l'hôtel épouvantée.

Vers le soir, prise d'inquiétude, j'allai aux nouvelles.

Il me fut répondu que “Monsieur” était comme toujours... pourtant que, ce jour-là, ayant eu une crise plus violente, on lui avait fait deux piqûres.

XII

Et puis, un soir d'automne, je reçus la réponse à ce petit mot tracé au crayon et envoyé par moi à Suzanne de Merrens, après mon départ d'Arcachon :

“Madame,

“Vous avez eu la bonté de m'écrire que si jamais j'avais besoin d'aide, de soutien, de consolation, je pouvais venir à vous. Vous me disiez avoir promis à ma mère de ne point m'abandonner. Une première fois déjà, en des heures de deuil et de larmes, ces choses, vous me les aviez exprimées en y mettant tout votre cœur... et jamais je n'ai paru vous entendre.

“Et cependant aujourd'hui, étant sans appui, sans soutien, seule au monde, ayant besoin de protection, de pitié, c'est vers vous que je viens, c'est à vous que je demande : Pouvez-vous me recevoir, m'accueillir quelque temps, quelques jours?...”

Je courus à la poste sans autre réflexion et envoyai ce télégramme :

“De tout mon cœur je vous attends. Venez.”